

## APPROCHE DU MENTEUR

*UNE ANALYSE ONTOLOGIQUE DU PARADOXE DU CRÉTOIS SUR LE MODE  
DE LA GÉNÉRICITÉ MASSIVE.*

## APROXIMACIÓN AL MENTIROSO

*UN ANÁLISIS ONTOLÓGICO DE LA PARADOJA DEL CRETENSE DESDE EL  
PRISMA DE LA GENERICIDAD MASIVA.*

Dr. Sylvain Le Gall<sup>1</sup>

*Académie de Rennes*

*Ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation, France*

**Resumen:** Este artículo ofrece un análisis de la paradoja del cretense ontológicamente comprometida con el objeto arbitrario, objeto introducido por el lógico K. Fine. El autor se propone como objetivo analizar los individuos denotados en el enunciado de la paradoja, tratándolos bajo el prisma semántico de una genericidad dada de un modo masivo, un prisma de lectura semántica inicialmente propuesto por G. Kleiber para las descripciones definidas y los nombres propios. En esta aproximación referencial, el propio Epiménides se ve otorgado una función de objeto cualquiera, individuo disuelto en la masa de la clase en la que su condición de pertenencia es reconocida. Una traducción del enunciado de la paradoja se propone al final de artículo. La selección de un sistema combinatorio encuentra su justificación en la misma ontología formal postulada por tal lenguaje lógico, así como en la plasticidad de su sintaxis para la traducción de los objetos analizados.

**Descriptores:** Paradoja del cretense · Objeto arbitrario de Kit Fine · Referencia genérica y genericidad masiva · Ontología formal · Lógica combinatoria

**Abstract:** This article proposes an analysis of the Cretan paradox ontologically engaged with the arbitrary object, an object introduced by the logician K. Fine. The author aims to analyze the individuals to whom reference is made in the statement of the paradox by approaching them under the semantic prism of a genericity given in the massive mode, following in this an advanced line of analysis by semanticist G. Kleiber for definite descriptions and proper names. In this referential approach, Epimenides is given the place of any object, an individual melted into the mass of the class to which his condition of belonging is recognized. A translation of the statement of the paradox is proposed at the end of the article. The choice of a system of combinatorial logic finds its justification in the formal ontology that such a language postulates as well as in the plasticity of its syntax to translate the ontology of the objects of the analysis.

**Keywords:** Cretan paradox · Arbitrary object of Kit Fine · Generic reference and massive genericity · Formal ontology · Combinatorial logic

*Enviado: 10/04/2023 Aceptado: 21/05/2023*

---

<sup>1</sup> E-mail: Sylvain.Le-Gall2@ac-rennes.fr



## INTRODUCTION

Cet article propose une analyse du paradoxe du menteur, aussi connu sous le nom de « paradoxe du Crétois ». L'analyse est ontologiquement engagée avec l'objet arbitraire, objet introduit par le logicien K. Fine. Une présentation du paradoxe est d'abord exposée, offrant un aperçu historique et une mise en contexte des problèmes interprétatifs soulevés par le rapport du menteur à la vérité. L'auteur, qui inscrit sa réflexion dans une approche sémantique, se fixe pour objectif d'appréhender les individus auxquels il est fait référence dans l'énoncé du paradoxe en les abordant sous le prisme d'une genericité donnée sur le mode massif, suivant en cela une ligne d'analyse avancée par le sémanticien G. Kleiber pour les descriptions définies et les noms propres. Le recours à l'objet arbitraire, introduit à la suite, est motivé par l'effort normatif qui cherche à distinguer et désopacifier la ligne de démarcation entre le quelconque et le vague, pour pouvoir ensuite trancher la question de l'adoption d'une ontologie adéquate à la saisie des individus désignés dans le paradoxe ; ces derniers étant finalement interprétés par l'auteur comme des objets paradoxaux, au mode d'existence proche de celui des *ficta*, et dont les contours ont pu être cernés par le schématisme et les propriétés définitoires de l'objet arbitraire. Dans cette optique, une place d'objet quelconque est attribuée à Epiménide lui-même, individu fondu dans la masse de la classe à laquelle sa condition d'appartenance est reconnue. Une traduction de l'énoncé du paradoxe est donnée à la fin de l'article. Le choix d'un système de logique combinatoire s'expliquant par l'ontologie formelle qu'un tel langage postule, ainsi que par la plasticité de sa syntaxe pour traduire l'ontologie des objets de l'analyse.

### 1. EXPOSITION DU PARADOXE

#### 1.1. UN APERÇU DU MENTEUR À TRAVERS SON HISTOIRE

C'est à un certain Epiménide, dont on sait peu de choses<sup>2</sup>, que l'on attribue la formulation du paradoxe du menteur. Et même si, malgré l'indigence des sources historiographiques, certains éléments fabuleux, relatifs à l'existence d'Epiménide, sont parvenus jusqu'à nous, et demeurent propres à enflammer l'imagination des

---

<sup>2</sup> Les quelques éléments fragmentaires dont on dispose à son sujet ont pour sources biographiques Diogène Laërce et Plutarque. Ce dernier nous informe sur les origines crétoises d'Epiménide, car il semblerait que celui-ci était originaire de Phaistos, en Crète, et sur le fait qu'il était un savant reconnu en son temps. La tradition le rattache aux penseurs dits «apolliniens», une école de pensée plutôt ésotérique et antérieure aux présocratiques. Epiménide serait donc un penseur dont l'activité, à la fin du VI<sup>ème</sup> avant J.-C., se trouve effectivement consignée dans la *Constitution d'Athènes*, œuvre d'histoire politique, rédigée vers 329-324 av. J.C., et qu'on attribue au Stagiritte et à ses disciples. Ce qui fait d'Epiménide le Crétois un contemporain de Solon, le célèbre législateur et archonte athénien.

auteurs les plus fantasques ; c'est avant tout à la littérature logique du XX<sup>ème</sup> siècle et aux discussions autour du paradoxe connu comme celui du *menteur* que le nom du Crétois reste lié.<sup>3</sup>

Au début de l'ère chrétienne, cet antique paradoxe est rapporté par Paul de Tarse qui le mentionne de passage dans sa lettre à Tite:<sup>4</sup>

L'un d'entre eux, leur propre prophète, a dit : « Crétois perpétuels menteurs »

Mais il faudra tout de même attendre le XX<sup>ème</sup> siècle pour que le paradoxe retrouve une nouvelle jeunesse et un regain d'intérêt. Dès l'aube de ce siècle, il va ainsi donner du fil à retordre, et du grain à moudre, aux logiciens ayant entrepris la formalisation des fondements des mathématiques. Le paradoxe d'Epiménide le Crétois, disant que tous les Crétois sont menteurs, constitue en effet une formulation linguistique parmi les plus anciennes de l'antinomie de la vérité. Car, comme l'a maintes fois soulignée le logicien Willard V. Quine,<sup>5</sup> la vérité –notion philosophique centrale de la théorie de la référence– se trouve embourbée dans les paradoxes. Or la théorie de la référence n'est pas seulement cette sorte de marécage Okeechobee de la philosophie analytique, c'est aussi le lieu où abondent les paradoxes sémantiques. De là cette tâche pour le philosophe consistant, si ce n'est à en assécher le marais, du moins à en rendre les parages plus salubres.

Si on pose notre regard sur l'histoire des développements de la logique, nous observons que c'est en cherchant à clarifier ses recherches sur la relation extensionnelle de *dénotation*,<sup>6</sup> c'est-à-dire la relation « être vrai de », appliquée aux classes, et en particulier à la condition d'appartenance qui les détermine que Bertrand Russell (1902) exprima son paradoxe. Ce paradoxe peut être compris comme une variante ensembliste du *menteur*. En dérivant l'existence de la classe de toutes les classes qui n'appartiennent pas à elles-mêmes, Russell pointait sur le fait que pour déterminer une classe il ne suffit pas d'énoncer sa condition

<sup>3</sup> Diogène Laërce répertorie le paradoxe du menteur parmi sept autres auxquels il attribue la paternité au dialecticien Eubulide de Milet qui, lui, l'aurait formulé sur le mode interrogatif et énigmatique. Quine, dans son septième essai de *Du point de vue logique*, cite une variante du paradoxe d'Epiménide remontant aussi à l'Antiquité. Il s'agit du *pseudomenon* des mégariques : « Je mens » (W.V. Quine, *Du point de vue logique*, Vrin, 2003, p.189)

<sup>4</sup> *Épître à Tite*, dans *Épîtres de saint Paul, Nouveau Testament (La Bible de Jérusalem, nouvelle édition de 1998, aux éditions du Cerf)* Dans leur introduction aux épîtres de saint Paul, les exégètes bibliques questionnent toutefois l'authenticité paulienne de cette lettre à Tite, discutable selon eux.

<sup>5</sup> Voir entre autres, l'entrée “paradoxes” de *Quiddités*, le *Dictionnaire philosophique par intermittence* du philosophe de Harvard, traduit aux éditions du Seuil (W.V. Quine, 1992, pp.168-171) et *La poursuite de la vérité*, traduit par Maurice Clavelin, également au Seuil (W.V. Quine, 1993, pp. 119-121)

<sup>6</sup> Depuis Russell, on admet généralement que la référence des termes généraux –noms communs, adjectifs, verbes intransitifs– est une *dénotation*. La référence d'un terme singulier, ou d'un nom propre, est une *désignation*, qui isole un objet unique.



d'appartenance, ce qui jusqu'alors semblait aller de soi, car cette dernière s'avère en soi génératrice d'antinomies.<sup>7</sup>

Un des ponts aux ânes, répétée par une certaine tradition sémantique post-russellienne, a consisté à signaler que ce que possèdent en commun le paradoxe d'Epiménide et celui de la classe de toutes les classes qui ne sont pas membres de leurs membres, c'est la propriété de réflexivité. Ce sont l'un et l'autre des paradoxes sémantiques où le tour autocentré apparaît clairement.<sup>8</sup> L'antinomie s'exhibe d'emblée ici en postulant que de telles propositions sont vraies si et seulement si elles sont fausses ; ces propositions affirmant d'elles-mêmes que leur propre négation est vraie.

D'autre part, un courant pragmatiste et déflationniste, comme celui défendu par Koyré (1947), a pu considérer que l'énoncé d'Epiménide ne nous prend pas vraiment dans la nasse des filets d'une authentique antinomie, n'étant en fait qu'un contre-sens, donc un pseudo-jugement assertif. Pour que son énoncé soit vrai, celui-ci doit être un mensonge. On a pu alors l'expliquer en l'interprétant comme ne s'agissant que d'un mensonge d'Epiménide, et en partant du fait que certains Crétois parfois ne mentent pas. La logique moderne a néanmoins affiné la situation de sorte que celle-ci génère bien un paradoxe.<sup>9</sup> Trois prémisses factuelles sont adoptées pour rendre la situation proprement contradictoire.

---

<sup>7</sup> C'est pour faire obstacle en partie au paradoxe du menteur que Russell (1908) développa sa première version de la théorie des types. Il institua pour ce faire une seule hiérarchie complexe de prédicats. Cette théorie, inventée à la base pour empêcher la formation des paradoxes logiques, introduit dans l'ontologie formelle une hiérarchisation, une stratification des objets où une ontologie formelle typée peut être appelée une ontologie stratifiée. Comme l'explique Bernard Linsky (Linsky, 2002, pp. 398-401), les types sémantiques élémentaires sont au nombre de deux : l'individu et la valeur de vérité ; et que par la suite, dans les développements ultimes de sa théorie, Russell va rejeter comme extérieures à la théorie des ensembles les questions relatives au prédicat de vérité. D'un point de vue de reconstruction historique de la genèse de la formulation logique du paradoxe, B. Rang et W. Thomas (1981, pp. 15-22) ont démontré que c'est en fait Zermelo qui, de manière indépendante, découvrit dès 1900 le paradoxe de Russell.

<sup>8</sup> Ce caractère autocentré, qui semble propre à ce type de paradoxes, et la propriété de réflexivité ont été développés dans la littérature française par Alexandre Koyré dont l'ouvrage de 1947, *Epiménide le menteur. Ensemble et catégorie*, demeure un classique académique. Cette manière encore actuelle d'aborder le paradoxe est discutée par Stephen Yablo dans un important et fulgurant article : « Paradox Without Self-Reference », *Analysis*, vol. 53 (1993) pp. 251-252. Nous proposons, nous aussi, de suivre une lecture non réflexive et non autocentrée du menteur.

<sup>9</sup> Nous nous contenterons ici de renvoyer le lecteur à deux ouvrages que nous considérons incontournables pour toute réflexion sur *le menteur*. D'abord l'essai de Jon Barwise et John Etchemendy, *The Liar: An Essay on Truth and Circularity*, vite devenu un classique sur le sujet, et dans lequel les auteurs offrent une exposition claire et raffinée des développements sémantico-formels dont le menteur est à l'origine dans la littérature analytique contemporaine, tout en y proposant un ingénieux apport personnel (J. Barwise & J. Etchemendy, 1987, Oxford University Press). Ensuite, l'ouvrage du professeur G. Priest, publié en 2006 chez Oxford University Press : *Doubt Truth to be a Liar*. Graham Priest nous paraît en ce sens un auteur particulièrement stimulant dans le domaine de la réflexion sur la logique paraconsistante et les questions touchant à la nature de la contradiction et des paradoxes dans le langage et la pensée (non seulement de la pensée occidentale, mais aussi de la pensée extrême-orientale dont Graham Priest contribue à une interprétation ontologiquement engagée).

- A) Epiménide est un Crétois
- B) Epiménide affirme que les Crétois ne disent jamais la vérité
- C) Tous les autres énoncés produits par des Crétois sont faux.

Purifié de la sorte, l'énoncé d'Epiménide devient faux s'il est vrai, et vrai, s'il est faux. Le raisonnement s'empêtre dans un cercle vicieux. La tâche à laquelle vont donc être confrontés les logiciens et les philosophes du langage qui s'y frottent consistera dès lors soit à trouver une parade qui désactive ou dissout le paradoxe, soit à en proposer un traitement qui demeure ontologiquement engagé avec la notion de vérité. Et si certains préfèrent noyer le poisson en y recherchant l'expression d'un problème mal posé, ou un reliquat de grammaire philosophique inadéquatement formulée ; d'autres, au contraire, nous invitent à dépasser ce pragmatisme souvent facile pour monter au filet « bille en tête » et, au moyen des outils formels à disposition, essayer d'en prouver la décidabilité ou l'indécidabilité.

## 1.2. PROBLÈMES SOULEVÉS PAR LA LECTURE DU MENTEUR

Frédéric Nef (1998, pp. 91) rappelle à cet effet que l'étude sémantique des génériques et des pluriels est un domaine qui trouve son point de départ dans l'incapacité de traduire certains énoncés dans la théorie frégéenne classique de la quantification ainsi que dans certaines de ses extensions non classiques.<sup>10</sup>

Pour l'illustration de son propos, F. Nef tire de *la Logique de Port Royal* (1663), un exemple relevant, selon lui, d'intraductibilité apparente si on recontextualise celle-ci, d'une part, dans son cadre historique de réflexion initiale, en relation avec l'approche du mode des catégories aristotéliennes par les logiciens jansénistes, et, d'autre part, dans le cadre d'une réflexion contemporaine sur les problèmes sémantiques liées à la lecture des traductions formelles et dont l'approche frégéenne a su signaler les enjeux. L'exemple de Nef est le suivant:

*Les Hollandais sont de bons marins.*

Cette phrase est qualifiée d'*indéfinie* par les auteurs de cette logique, Antoine Arnauld et Pierre Nicole, autrement dit : ni universelle, ni particulière. Ce qui, pour

---

<sup>10</sup> F. Nef (1998, p.92) analyse comment un tel énoncé passe entre les mailles d'un liage au moyen d'un quantificateur non classique comme celui de la logique non-standard de Mostowski. L'objet de Nef est de montrer ici la supériorité d'un traitement formel qui adopterait pour sa sémantique l'introduction de l'objet arbitraire de Kit Fine. Nef analyse l'alternative à la solution classique en termes de quantificateur standard ou non-standard que fournit une description des génériques par les objets arbitraires de K. Fine.



le professeur Nef, est une manière de renoncer. Nous appuyant sur l'exemple des messieurs de Port Royal, repris et discuté par F. Nef, nous pouvons dériver de cet exemple la phrase suivante:

*Les Crétois sont de fieffés menteurs.*

$(\forall x) [(Crétois\ x) (fieffé\ menteur\ x)]$

Le quantificateur universel ne semble pas posséder la portée suffisante pour s'appliquer, même sous une forme adoucie de quantification *presque* universelle (« en général », « généralement ») aux énoncés comme « Le Crétois abonde à Athènes » ou « Le Crétois a mis les pieds en Libye », réfractaires à une satisfaisante saisie sémantique des processus de quantification et d'inférence. Le traitement opéré par Frege (1892) à ce sujet est bien connu. Une analyse frégréenne des énoncés « Le Crétois abonde à Athènes » ou « Le Crétois a mis les pieds en Libye » serait de faire ici du syntagme nominal « Le Crétois » le nom propre d'une nation.<sup>11</sup>

Le recours à un quantificateur non standard comme celui de Mostowski, «la plupart des x», ne permet pas non plus de fournir une lecture satisfaisante de cet énoncé:

$(La\ plupart\ des\ x) [(Crétois\ x) (fieffé\ menteur\ x)]$

Sont ici pointés les aspects matériels de l'expression en partant du fait qu'il se peut très bien qu'une minorité des Crétois embrasse cette catégorie – la traduction ci-dessus implique que la majorité des Crétois sont des menteurs. Est ici considéré inadéquat l'usage du quantificateur de Mostowski car intuitivement nous comprenons bien que l'expression pourrait être vraie de seulement une minorité d'individus et pas nécessairement d'une majorité. Il convient toutefois de bien discerner le plan syntaxique du plan sémantique car la syntaxe est l'objet formel premier qui ressortit à une théorie de la traduction. Or notre remarque se place sur le plan sémantique, autrement dit, elle relève en premier chef d'une théorie de la vérité. On ne peut pas émettre une objection frontale au quantificateur universel de Frege sur le plan purement syntaxique parce qu'on aurait le simple fait que « fieffé menteur » s'appliquerait seulement à une minorité. La traduction envisagée ne signifie pas non plus que *n'importe quel* Crétois est un fieffé menteur. Cet énoncé possède en fait une structure conditionnelle cachée. Et c'est d'ailleurs une des grandes contributions de

<sup>11</sup> Dans la proposition « Le cheval est un animal à quatre pattes », Frege lit la proposition universelle « Tous les chevaux bien formés sont des animaux à quatre pattes », alors qu'il voit dans le SN Le Turc de la proposition « Le Turc assiégeda Vienne » le nom propre d'une nation.

Frege, dans ses *Begriffsschrift*, d'avoir traduit les expressions universelles comme conditionnelles. La paraphrase qui nous semble cependant la plus correcte pourrait être la suivante : « Si un Crétois est un menteur, alors c'est un fieffé menteur » (alors qu'un énoncé universel du type « tous les F sont G » possède la structure « Pour tout x, si x est F, alors x est G »). Se pose alors le problème de symboliser dans cette paraphrase le référent du syntagme « un menteur ». Or, comme il vient d'être montré, la variable substitutionnelle du référent du syntagme nominal générique est, d'un point de vue sémantique, lisiblement opaque lorsqu'elle se trouve liée par le quantificateur existentiel et par le quantificateur universel.

## 2. UNE APPROCHE SEMANTIQUE DU PARADOXE

### 2.1. LA RÉFÉRENCE GÉNÉRIQUE AUX CRÉTOIS

Dans le domaine de la sémantique des langues naturelles et du langage ordinaire, Georges Kleiber (1990) a particulièrement contribué, par la profondeur et la perspicacité de ses études, à désopacifier le critère référentiel d'identification des syntagmes nominaux génériques. Selon le sémanticien alsacien, le critère postulé est que l'ensemble du référent doit être concerné et non seulement des parties. Ainsi dans les énoncés suivants:

- (i) Les Crétois disent toujours des mensonges
- (ii) Le Crétois dit toujours des mensonges
- (iii) Un Crétois dit toujours des mensonges

Le prédicat *dire toujours des mensonges* s'applique à l'ensemble des Crétois et non seulement à quelques-uns de ses membres. Pour G. Kleiber, qui a milité en faveur une généricité entendue sur le mode *massif*, il en irait de même pour les syntagmes nominaux massifs tels que « L'or » dans une proposition comme « L'or est rare ». Le prédicat *est rare* est, dans ce cas, attribué à l'or en entier et non seulement à certaines de ses sous-parties. Cette condition méréologique n'est pas à interpréter, toujours selon Kleiber (1990, p.29), dans le sens d'*omnis*, mais dans celui de *totus*, de globalité. Autrement dit, un énoncé comme « Les Crétois disent toujours des mensonges » ne signifie pas que tous les Crétois vérifient le prédicat, mais uniquement que le prédicat est vrai de l'ensemble des Crétois. A ce niveau de comparaison, il convient effectivement de ne pas oublier la distinction entre l'ensemble et les membres de cet ensemble. Tous les membres ou occurrences n'ont pas besoin de vérifier le prédicat attribué à l'ensemble.



Quant au prétendu caractère *intensionnel* de l'article défini singulier « le »<sup>12</sup>, celui-ci se vérifierait par une distribution exhaustive des occurrences, alors que l'aspect extensionnel du défini pluriel « les » se manifesterait, au contraire, par une distribution non exhaustive de ces dernières (R. Martin, 1986, p. 192). Autrement dit, « Le Crétois dit toujours des mensonges » semble par sa compacité donner lieu à un effet de quantification universelle en suggérant que tous les Crétois vérifient le prédicat, alors que « Les Crétois disent toujours des mensonges » possède, par contre, une porosité qui rend sa lecture beaucoup plus perméable aux exceptions. C'est ce que confirmerait selon nous la possibilité propre au défini pluriel de se combiner avec des adverbes de quantification quasi universelle enchâssés dans le même énoncé:

« Les Crétois sont *pour la plupart / en majorité / en général / typiquement* des individus qui disent des mensonges. »

## 2.2. GÉNÉRICITÉ MASSIVE ET DISTRIBUTION DES OCCURRENCES

Se trouverait ici à l'œuvre ce que G. Kleiber nomme « *le principe de métonymie intégrée* », un principe crucial en interprétation sémantique du langage ordinaire, et qui stipule qu'il existe des caractéristiques de certaines parties pouvant caractériser le tout. Il est ainsi possible de concevoir une distribution sur les occurrences, de telle sorte que le prédicat se voie validé pour la classe déterminée par un défini pluriel ou pour le générique singulier « le » en vertu de sa distribution sur les membres de cette classe ou de cet individu. La règle pragmatique en vigueur demeure inchangée : la partie doit être suffisamment représentative du tout. Autrement dit, dans certains cas, le nombre d'individus vérifiant le prédicat doit être jugé suffisant pour que le prédicat individuel apparaisse pertinent pour le tout (classe ou individu générique). Alors que:

« Le Crétois est menteur » (*idem* pour « Les Crétois sont menteurs »)

Donne lieu à un effet de quantification quasi universelle, qui le rapprocherait, si on suit Kleiber sur ce point, des propositions à inférence par défaut, comme « Un

<sup>12</sup> Cette thèse de l'*intensionnalité* défendue par un auteur comme R. Martin. Cette thèse est toutefois vertement critiquée par Kleiber. On citera R. Martin (1986, pp. 190-191) : « L'hypothèse sera que LE est intensionnel, c'est-à-dire que dans le chat, il renvoie à l'intension de chat, c'est-à-dire à l'ensemble des propriétés qui font qu'un chat est un chat (...) Le chat réfère génériquement à la /chatitude/, à ce que le locuteur considère comme caractéristique du chat. Par opposition, LES chats sera extensionnel : dans la lecture générique, « les chats » renvoie à l'ensemble des chats, appréhendé par sommation dans l'ensemble des mondes possibles ».

Crétois (c') est menteur ». La proposition « Le Crétois ment » (*idem* pour « Les Crétois mentent » étant donné le caractère habituel *a priori* de mentir), exprimerait donc une vérité qui n'a pas besoin de l'appui d'une part représentative formée d'une majorité d'occurrences. Il suffit d'un certain nombre de Crétois qui mentent pour que cette habitude devienne ainsi *caractéristique* de l'ensemble des Crétois.

### 3. LE RECOURS A L'OBJET ARBITRAIRE

#### 3.1. LE GÉNÉRAL, LE VAGUE ET LE QUELCONQUE

C'est à ce stade de l'analyse que nous avons des raisons de penser qu'il s'avère pertinent pour notre propos de recourir aux *objets arbitraires* du logicien Kit Fine<sup>13</sup>. Ces objets ont été introduits, à l'origine, pour résoudre des problèmes liés aux chaînes d'inférences dans les raisonnements utilisant la déduction naturelle, ceux concernant, par exemple, la dérivation dans la généralisation universelle et l'instanciation existentielle.

Tout d'abord, il nous paraît important de revenir rapidement sur la distinction entre un objet arbitraire et un objet général. Si l'objet arbitraire est un objet qui, pris arbitrairement dans une classe, représente, pour certaines propriétés les éléments de sa classe, un objet général reste un objet qui, contrairement aux objets particuliers, ne posséderait que des propriétés communes à tous les individus de sa classe. Un objet arbitraire est un objet qui correspond à un membre arbitrairement choisi d'une classe de choses ou d'individus, et qui permet de conclure à certaines propriétés de la classe entière tandis qu'un objet général est un objet censé posséder toutes les propriétés des objets de sa classe : le Crétois générique, quel qu'il soit, est le Crétois, n'importe lequel, qui possède toutes les propriétés communes à tous les Crétois.<sup>14</sup>

Or le Crétois arbitraire correspond, quant à lui, à la représentation incomplète, mais non vague dans la mesure où elle s'avère suffisante pour discerner son objet, de l'idée que l'on se fait du Crétois.<sup>15</sup> Il faut donc prendre garde de ne pas confondre un individu vague (comme ceux dénotés par des descriptions définies

---

<sup>13</sup> Kit Fine (1985) insiste, d'une part, sur l'incomplétude de l'objet arbitraire. Il s'agit d'un objet auquel il manque au moins une propriété. D'autre part, son instanciation se trouve justifiée par la règle stipulant que si nous attribuons une propriété à un objet pris arbitrairement dans une classe, nous pouvons attribuer cette propriété à tous les objets de la classe.

<sup>14</sup> Le Crétois général c'est celui qui, dans la théorie classique des descriptions définies de Keith Donnellan (1971), répond à une lecture attributive du référent.

<sup>15</sup> Frédéric Nef (1998) remarque à juste titre que les individus vagues comme « le français moyen », « la femme idéale » peuvent être l'objet d'une généralisation existentielle, mais non d'une quantification universelle parce que cette quantification universelle est implicitement contenue dans le concept vague de l'individu : le français moyen, c'est tous les français moyens.



« le berger d’Arcadie », « le marin du Pirée » ou « l’apiculteur de l’Hymette ») et un individu incomplet. En effet, on se réfère au vague quand il y a une zone de flou où se dissout l’intuition en relation avec une hésitation à attribuer la possession de certaines propriétés. En ce sens, le berger d’Arcadie ou le marin du Pirée sont des individus vagues, marqués du sceau du flou. Ils ont des contours indécis car il n’existe pas de procédure finie qui permette de décider pour les propriétés qui définissent ordinairement un individu s’il les possède ou pas : combien ont-ils de chèvres ou de ruches ? portent-ils un chapeau, portent-ils une barbe noire et un col roulé ? fument-ils la pipe ? sont-ils mariés ou célibataires ? Mais l’objet incomplet n’est pas un objet vague, car, à l’aide du nombre limité de propriétés, on doit pouvoir désembuer le flou qui pourrait mettre en péril les contours nets de sa saisie intuitive, on doit ainsi être en mesure de le déterminer parfaitement dans le contexte où on le pense et où on le nomme.

Dans la théorie de K. Fine (1985), l’objet arbitraire est appréhendé comme un individu porteur d’une seule propriété. C’est ici un Crétois quelconque « croqué » par un unique trait, une propriété saillante rendant possible le tirage aléatoire dans une population donnée. On retrouve n’importe quel objet extrait de façon aléatoire d’un ensemble, à condition qu’il possède une propriété qui peut définir l’ensemble. Le fait de poser « un Crétois quelconque » véhicule l’instruction de ne pas prêter attention à la désignation ostensive, autrement dit, à ce qui individualise *ce Crétois*.

### 3.2. PROPRIÉTÉS DÉFINITOIRES ET SCHÉMATISME POUR LES CONTOURS DE L’OBJET

Cette saisie de l’objet semble confirmée par le caractère *essentiel* (ou si on préfère, *définitoire*) que présentent les propriétés assertées avec un syntagme nominal générique en « le ». Nous pouvons rappeler à ce sujet le judicieux commentaire des grammairiens Damourette et Pichon (1930, 1, p. 494) sur la différence entre:

- *Un soldat espagnol sera résister à la fatigue*
- *Le soldat espagnol sait résister à la fatigue*

« La première application particulière, est celle que tel soldat qu’on plaindra, répondra fièrement à celui qui le plaint (...) La seconde, vérité générale, est celle que tel interlocuteur posera en aphorisme dans une discussion sur ce sujet », nous disent Damourette et Pichon. Ce qui affleure de manière saillante dans un tel commentaire, c’est la relation d’adhérence qu’entretient la substance avec ses attributs, autrement dit le fait pour le sujet de faire corps avec son prédicat.

L'attribution de propriétés essentielles (définitoires) peut être ici conçue, du point de vue des menaces que le vague fait peser sur la référence, comme une tentative arbitraire d'en saisir le fantôme. Ainsi pour identifier un individu à travers les mondes possibles, sommes-nous contraints de lui attribuer des propriétés qui sont définies précisément comme celles qui assurent l'ipséité de cet individu, c'est-à-dire le fait que cet individu demeure nécessairement lui-même, propriétés essentielles distinguées de celles qui s'avèrent purement contingentes, et qui peuvent donc varier de monde en monde, autrement dit d'une situation hypothétique à une autre situation hypothétique, selon les facettes possibles sous lesquelles nous décidons de contempler l'histoire de cet individu. On reconnaîtra bien sûr, dans cette manière de voir les choses, la conception classique de la sémantique de Kripke pour interpréter la logique modale des prédicats. Dans la perspective kripkéenne standard, on se rappellera en effet que c'est par le nom propre que nous identifions à travers les mondes cet individu qui n'est pourtant pas tout à fait lui-même. Selon une telle optique, en supposant qu'être menteur est pour Epiménide une propriété définitoire, et qu'être crétois est une propriété accidentelle, un Epiménide athénien et menteur demeurera relativement identique à celui que nous visons, mais pas un Epiménide crétois et qui dirait toujours la vérité.<sup>16</sup> C'est ce qui nous incline à nous ranger derrière l'avis de Timothy Williamson (2013) selon lequel la force de ces arguments métaphysiques semble dépendre en dernier ressort, d'une part, des conditions que nous sommes prêts à poser pour l'identité et l'identification, et, d'autre part, de la tolérance que nous sommes prêts à exercer envers des entités intensionnelles comme les propriétés. Or le problème auquel on se heurte a trait au fait que les opérateurs intensionnels sont traditionnellement interprétés comme des créateurs d'opacité référentielle. Car les domaines de quantification sont conçus comme des ensembles d'ensembles de propriétés. Une construction comme « Les Crétois sont menteurs » est intensionnelle de part en part.

---

<sup>16</sup> On laissera de côté le débat sur « le péché modal » et l'essentialisme inhérents aux modèles de Kripke, et si cela est tolérable ou pas. Avec T. Williamson (2013) on se bornera à faire remarquer qu'un certain nombre de problèmes métaphysiques extrêmement connus ont fait à la fois la célébrité des modèles de Kripke – en permettant une réinterprétation de la métaphysique leibnizienne de l'essence et de l'identité – mais aussi conduit à la recherche de solutions alternatives – à cause du caractère hautement problématique des spéculations sur ces questions, de tels modèles ne conduisant le plus souvent pas à une décision franche dans un sens ou dans un autre, et générant au final une sensation d'embarras et de perplexité. Pour une présentation approfondie de ces questions nous renvoyons le lecteur à notre essai (Le Gall 2014, en particulier voir pp 56-63) *Considérations épistémologiques sur le Nom Propre*, publié par l'Institut d'Épistémologie de l'Université de Tucumán.



### 3.3. LES CRÉTOIS APPRÉHENDÉS COMME OBJETS PARADOXAUX

Alors pourquoi ne pas admettre dans notre explication des objets paradoxaux<sup>17</sup> ? C'est-à-dire des objets qui sont des objets en n'étant pas d'authentiques objets. C'est ce que nous sommes prêts à soutenir pour notre approche du menteur, en faisant ici l'hypothèse ontologiquement forte que les Crétois auxquels se réfère Epiménide sont non seulement des objets arbitraires mais aussi des individus paradoxaux dont le mode de fonctionnement les rapprocherait de celui des *ficta*. En raison de leur mode d'existence singulier, les *ficta*, ou objets fictionnels, appartiennent à cette catégorie des objets paradoxaux. Ceux-ci se présentent comme individuels, tout en ne l'étant pas –ils ne sont donc ni strictement individuels, ni strictement génériques– ; ce sont, en quelque sorte, des esquisses d'individus, des représentations *schématiques*. Les individus fictifs, ne possédant pas le mode d'existence des individus authentiques, ne sont que des constructions schématiques, des esquisses d'individus qui présentent divers lieux d'indétermination. C'est donc en ce sens que les *ficta* peuvent être rapprochés des objets arbitraires.

Nous formulons l'hypothèse que le syntagme nominal « Les Crétois », appréhendé comme le référent d'un objet arbitraire, et dont le mode d'existence paradoxal le rattache à celui des *ficta*, n'a pas seulement pour membres les Crétois passés ni les Crétois *actuels* auxquels se référerait Epiménide en son temps, mais possède également une référence dont la portée s'étend aux occurrences futures et contrefactuelles des Crétois. Signalons que cette conception se retrouve déjà dans la définition qu'a donnée Van Langendonck (1980) des syntagmes nominaux génériques en termes de pluralité dispersive dans le temps. Elle transparait aussi dans le cadre énonciatif théorique du linguiste Laurent Danon-Boileau (1989), sous la forme de la pluralité d'instantanés temporels (t) s'exposant comme suit :

- Il y a valeur référentielle de type « spécifique » si l'occurrence d'une notion nominale (N) est validée par un (t) ponctuel non itéré.
- Il y a valeur référentielle de type « générique » si la condition temporelle de validation est soit (i) itéré (c'est le cas des articles *Un* et *Le* génériques), soit une classe de (t) distincts (c'est le cas du pluriel générique *Les*)

<sup>17</sup> Priest, dans le sillage des travaux pionniers du logicien néo-zélandais Richard Sylvan sur la non existence et l'ontologie meinongienne, distingue plusieurs types d'objets non existants. Il y a des objets non existants dont la non existence, possible, est purement empirique. Il pourrait y avoir un traité du mensonge dont Epiménide en serait l'auteur ou un traité sur l'art martial du kendo par Graham Priest. Il semble qu'il n'en existe pas, mais ceci est purement contingent. Et puis il y a des objets qui n'existent pas et dont les propriétés sont contradictoires. Le carré rond de Russell en est un exemple classique. Il n'est pas contingent qu'il n'existe pas, mais nécessaire, en vertu du principe métaphysique qu'existe ce qui est possible. Or le carré rond est impossible. C'est d'ailleurs en ce sens que « le carré rond » est une expression pseudo-référentielle. En termes de mondes possibles, le traité du mensonge d'Epiménide existe au moins dans un monde possible, tandis que le carré rond n'existe dans aucun monde possible.

Selon nous cette intuition semble se trouver corroborée par l'analyse que propose Lambert d'Auxerre du phénomène référentiel de l'*ampliation*. Pour cet auteur médiéval, l'opération sémantique de l'ampliation consiste en « l'extension du champ d'un terme commun ayant pour conséquence que ce terme commun peut être interprété relativement à plus de choses dénotés que sa dénotation exige» (Kretzmann et Stump, 1988, p. 137).

Si nous prenons l'exemple suivant:

*Un Crétois peut être menteur.*

La dénotation du terme « un Crétois » est *ampliée*, autrement dit, étendue au moyen du terme modal « peut ». Car, en effet, dans sa dénotation actuelle, « Crétois », en tant que sujet d'un verbe au présent et sans opérateur modal, est interprété seulement pour les choses actuelles. Et c'est la nature du verbe « pouvoir », selon Lambert d'Auxerre, qui fait que « Crétois » possède ici la propriété d'être *amplié* de manière à ce que sa dénotation soit étendue jusqu'aux individus futurs.

On remarquera que c'est un terme modal qui étend sa référence au futur. L'ampliation, toujours selon Lambert, est de deux types: elle sera d'une part relative aux choses dénotées (*supposita*) et, d'autre part, elle sera également relative aux instants temporels. L'ampliation relative aux choses dénotées est celle qui fait qu'un terme peut être interprété à la fois pour des *supposita* actuels et non existants. La modalité, de ce point de vue, est un opérateur d'ampliation relative aux choses dénotées. L'ampliation relative aux instants consiste en celle qui étend la référence temporelle. Par exemple, l'adverbe « toujours » dans:

1) *Un Crétois est toujours en train de mentir.*

Dans la théorie du philosophe bourguignon, l'adverbe « nécessairement » est, quant à lui, rangé sous l'ampliation temporelle. Il doit être lu comme une *omnitemporalité* qui opère un fléchage de la modalité vers le temps. De manière générale, des termes modaux comme « pouvoir » ou « possible » sont ampliatifs. Lambert d'Auxerre donne en exemple la proposition « Un homme est nécessairement un animal ». Nous l'adaptions ici à notre objet.

2) *Un Crétois est nécessairement un menteur.*

D'où la paraphrase ci-dessous:

3) *Un Crétois est un menteur à chaque moment du temps présent, passé ou futur.*



Cette explication du menteur, sous l'angle de l'ampliation, nous invite à reconsidérer le contenu de la pensée véhiculée dans la proposition d'Epiménide. Elle nous invite à reconsidérer le contenu de la pensée d'Epiménide comme n'étant ni une chose du monde extérieur, ni d'ailleurs une quelconque représentation. Certes toute pensée requiert un porteur pour être saisie, mais celle-ci est toutefois indépendante du porteur. Une pensée sans porteur ne peut pas être saisie, mais elle reste néanmoins une pensée : c'est en ceci que consiste une objectivité idéale. C'est ce qui fait que la pensée exprimée dans le paradoxe d'Epiménide s'avère en fait *atemporelle*, indépendamment du fait que quelqu'un la pense vraie ou pas. La pensée exprimée par ce paradoxe abolit la question de la référence à celui qui l'exprime, et n'a donc pas besoin de véritable porteur. Un porteur postiche suffirait alors à son objet.

Les individus dont il est question dans l'énoncé d'Epiménide, nous l'avons vu précédemment, ne sont donc pas des Crétois concrets et authentiques, leur nature paradoxale les rapproche de celle que l'on attribue aux ficta. Certes ils entretiennent encore une relation avec des individus réels (les Crétois particuliers) car sans ceux-ci il ne pourrait y avoir d'individu arbitraire (le Crétois quelconque), mais ils sont ici vidés de leur enveloppe individuelle. Nous avons en réalité affaire à des esquisses incomplètes d'individus. Le caractère épuré et schématique de ces individus est croqué de manière absolument arbitraire afin d'en dégager un trait suffisamment saillant, définitoire de l'ensemble, et perdurable dans le temps et dans les mondes, tout en y gommant l'indexicalité censée les individualiser.

En adoptant cette manière d'expliquer la situation, autrement dit en considérant que le recours à l'objet arbitraire de K. Fine permet de résoudre le problème de restriction des individus considérés dans le paradoxe, nous nous sentons justifiés pour appréhender ontologiquement Epiménide lui-même, en le dissolvant dans l'ensemble des individus de sa classe, entendue comme la pluralité dispersive des Crétois. Cette pluralité dispersive des individus demeure intuitivement saisissable par le sillage que ceux-ci tracent dans le temps et dans l'espace. Porteur postiche du contenu de pensée qu'il véhicule, tout en étant lui-même susceptible de s'incarner en un objet arbitraire, Epiménide fait corps avec la proposition qu'il énonce. Individu ontologiquement paradoxal, dans le sens où son individualité ectoplasmique se confond dans celle générique des ressortissants de son espèce, il nous livre une assertion sur une propriété définitoire d'une classe d'individus à saisir de manière quelconque et sur l'extension du champ de désignation *ampliée* de la référence à ses pairs.

Ce que nous venons de postuler, nous pouvons le compléter par l'examen du raisonnement que nous proposons à la suite:

1. Soit (x) un Crétois,
2. (Un Crétois) quelconque,
3. Mentir est une propriété qu'il possède,
4. Ce que nous affirmons de (x) peut aussi être affirmé de tout Crétois,
5. Mentir est une propriété que possède tout Crétois.

Dans l'étape 1) nous posons un Crétois dans un contexte qui, aussi vague soit-il, l'individualise néanmoins mais abstraction faite de toutes ses particularités. Il s'agit seulement de pointer la constance de la variable qui dénote son référent. Dans l'étape 2) nous posons la propriété que nous attribuons à cet objet désindividualisé dont on a seulement affirmé qu'il était un Crétois. Dans l'étape 3) une propriété du Crétois particulier (1) est attribuée au Crétois quelconque (2). 4) découle de 2) mais 4) est nécessaire pour affirmer 5) car (x) peut être n'importe lequel des Crétois que nous choisissons. Nous avons ainsi introduit un individu arbitraire dépendant d'un individu particulier, puis nous avons brisé cette dépendance, et ce que nous avons affirmé de l'individu particulier dont l'individu arbitraire dépendait, nous avons pu alors l'affirmer de tous les individus de la classe qui nous intéressait. Nous avons ainsi opéré une inférence à partir d'un seul individu du générique à l'universel.

#### 4. UN TRAITEMENT COMBINATOIRE DU PARADOXE

##### 4.1. JUSTIFICATION ONTOLOGIQUE ET SYNTAXIQUE

Nous terminerons cette approche du menteur en offrant au lecteur une traduction formelle du contenu de pensée du paradoxe du Crétois, un contenu de pensée ici encapsulé dans le langage combinatoire de la *logique des foncteurs prédicats* (PFL). Le choix de ce système de logique est d'abord motivé par le fait que nous avons postulé des individus arbitraires pour notre raisonnement, et que ces derniers sont des objets que l'on extrait de leur classe à titre d'éléments quelconques (ce qui d'ailleurs rapprocherait sous certains aspects le langage combinatoire de la PFL de celui du Lambda-Calcul de Church). Ensuite, il s'agit d'une logique dont la plasticité s'adapte bien à une conception ontologique de l'objet saisi à travers une généralité de masse. A cette contrainte de l'extraction et à celle d'une appréhension substitutionnelle des individus comme des objets quelconques dont la référence générique est déclinée sur le mode massif, s'ajoute la volonté d'éliminer la variable et de s'émanciper d'un liage par des quantificateurs classiques ou non classiques qui, quand ils ne s'avéraient pas inaptes, ont montré leurs flagrantes lacunes pour traduire le phénomène inférentiel ici en jeu dans un énoncé comme celui d'Epiménide sur les Crétois. Or, à notre avis, les objets arbitraires et la grammaire des opérateurs de la PFL permettent de fournir



cette alternative aux solutions classiques utilisant des quantificateurs, que ces derniers soient standards ou non-standards, pour formuler une interprétation de la généralité sur le mode massif concaténant les individus dans le paradoxe du menteur.

#### 4.2. PROPOSITION DE TRADUCTION DE L'ÉNONCÉ DU MENTEUR

Pour ce faire nous établissons deux prédicats **F** et **G**, prédicats, respectivement à  $n$  et à  $m$  places (où  $n, m > 0$ ). Mais comme un prédicat forme une proposition quand on lui ajoute des termes, ce complexe de prédicats plus des termes pourra exprimer une proposition. Une proposition peut ainsi être décrite comme étant un prédicat à 0-place puisqu'il n'est pas nécessaire de lui ajouter aucun objet pour qu'elle devienne la proposition qu'elle est déjà en soi.  $x, \dots, y, \dots$ , sont des variables d'individus, lesquelles seront ensuite remplacées dans les raisonnements par «  $a$  » désignant un objet arbitraire.  $\forall$  peut, quant à lui, être défini à partir de  $\exists$  et  $\sim$  par l'équivalence stricte suivante:

$$\begin{aligned} \exists x. F &\leftrightarrow \sim \forall x. \sim F \\ \sim \exists x. \sim F &\leftrightarrow \forall x. F \end{aligned}$$

**F** et  $\sim \mathbf{F}$ , sont en réalité des méta-formules, des moules formels aptes à accueillir des prédicats qui, une fois les termes ajoutés, traduiront des propositions en énoncés. **F** et **G** peuvent être interprétées comme des *abréviations*, étant donné que **F** et **G** peuvent *abréger* les notations classiques  $fx, gzy$ , etc., comme, par exemple, les énoncés : “Epiménide est crétois”, “Héraclite et Empédocle sont des philosophes présocratiques”, etc.  $fx$  n'a de sens que lorsque  $x$  se trouve qualifié (de crétois, de présocratiques, etc.), autrement dit, lorsque  $f$  possède le contenu conceptuel “être un crétois”, “être un présocratique”, etc. Nous devons veiller à distinguer entre  $f$  qui désigne un prédicat déterminé, bien caractérisé, et **F**, complètement indéterminé, une simple instance de formule, n'importe quelle chose en général.<sup>18</sup>

La PFL, du moins dans la version qui a été développée par Quine (1981), comporte cinq opérateurs dits “préfixes”:  $\Gamma$  (dit de *dérelativisation*),  $\Xi$  (inversion

<sup>18</sup> Tel que la caractérise la théorie de l'objet de Bolzano (*Etwasüberhaupt*). Comme le rappellent Nef (1998, p.123-124) et Ginisti (2002, p.47), indépendamment de n'importe quel développement logique, il existe une ontologie générale spontanée, laquelle fut élargie en *mathesis universalis* par Leibniz, et où se trouvent directement signalées les propriétés de l'objet quelconque. La *mathesis* proportionne la détermination des possibilités des objets, l'*apophantique* les possibilités de détermination des objets. Le contenu perceptif de type “ $S$  est  $p$ ” se trouve alors enraciné dans l'expérience antépédicative et pré-judicative du monde donné de manière perceptuelle, et c'est concrètement cet enracinement sémantique – ce que Husserl appelait une ‘fondation’ – que le philosophe a voulu ancrer dans sa conception de la nature mondaine du *Lebenswelt*, moyennant une épistémologie normative et contextuel du monde sensible, en d'autres termes, en offrant une typologie d'éclaircissement, ce que propose justement la PFL.

majeure),  $\Upsilon$  (inversion mineure),  $\Pi$  (réflexivité) et  $\sim$  (négation), plus un opérateur « infixe »<sup>19</sup>.  $\Gamma$  élimine la variable qui se trouve au dernier rang. Appliquer  $\Gamma$  c'est exprimer le fait qu'il manque une variable à la fin et que cette variable est liée par le quantificateur existentiel  $\exists$ . Comme les autres opérateurs,  $\Gamma$  s'applique sur un prédicat  $\mathbf{F}$  pour obtenir  $\Gamma\mathbf{F}$  qui est aussi un prédicat (avec une place de moins que  $\mathbf{F}$ ) et peut ainsi pouvoir recevoir un autre opérateur. Nous avons ainsi les équivalences de traduction suivantes:

- $\Gamma 1\mathbf{F} = \exists x. fx \rightarrow$  "Epiménide est crétois"  
 $(\Gamma 2\mathbf{F})a1 = \exists x2. fx1x2 \rightarrow$  "Héraclite et Empédocle sont deux présocratiques"  
 $(\Gamma 3\mathbf{F})a1a2 = \exists x3. fx1x2x3 \rightarrow$  "Les trois étudièrent la rhétorique à Syracuse"  
 $(\Gamma n\mathbf{F})an-1, \dots, a = \exists xn. fx1, \dots, xn \rightarrow$  "Il y a des Crétois qui admirent Epiménide"

L'expression " $\Gamma\mathbf{F} \circ \Gamma\mathbf{G}$ " reconnaît l'existence de  $x, y$  de telle sorte que  $x$  satisfasse  $f$  et  $y$  satisfasse  $g$ , exactement de la même manière que dans sa formule correspondante de la logique classique du premier ordre :  $\exists xy. (fx \wedge gy)$ . Voici le développement des étapes de la traduction formelle au langage de la PFL:

$$\begin{array}{c} \exists xy. (fx \wedge gy) \\ \downarrow \\ \exists x.fx \wedge \exists y.gy \\ \downarrow \quad \downarrow \\ \mathbf{F}x \wedge \mathbf{G}y \\ \downarrow \quad \downarrow \\ \Gamma\mathbf{F} \quad \Gamma\mathbf{G} \\ \downarrow \\ \Gamma\mathbf{F} \circ \Gamma\mathbf{G} \end{array}$$

Pour  $\exists xy. (\sim fx \wedge gy)$  nous obtiendrons le traitement combinatoire suivant:

$$\begin{array}{c} \exists xy. (\sim fx \wedge gy) \\ \downarrow \quad \downarrow \\ \exists x. \sim fx \wedge \exists y.gy \\ \downarrow \quad \downarrow \\ (\sim\mathbf{F})x \wedge \mathbf{G}y \\ \downarrow \\ (\sim\mathbf{F} \circ \mathbf{G})xy \\ \downarrow \end{array}$$

<sup>19</sup> Nous suivons en cela la présentation de la PFL telle qu'elle se trouve exposée dans Quine (1981).



$$\begin{aligned} & [\Gamma(\sim\mathbf{F} \circ \mathbf{G})]a \\ & \downarrow \\ & [\Gamma(\Gamma(\sim\mathbf{F} \circ \mathbf{G}))] \end{aligned}$$

Et pour  $\forall x. fx$  (“N’importe quel Crétois est menteur”) nous obtenons:  $\sim[\Gamma(\sim\mathbf{F})]$ .  
Avec les étapes suivantes pour sa traduction dans le langage de la PFL:

$$\begin{aligned} & \sim\exists x. \sim fx \\ & \downarrow \\ & (\sim\mathbf{F})a \\ & \downarrow \\ & \Gamma(\sim\mathbf{F}) \\ & \downarrow \\ & \sim[\Gamma(\sim\mathbf{F})] \end{aligned}$$

Enfin, les affirmations selon lesquelles “Tout couple de Crétois est la somme de deux menteurs” ou « Tous les Crétois mentent » se traduiront par l’expression :  $\sim[\Gamma(\Pi(\mathbf{F} \circ \sim\mathbf{G}))]$ , leur formulation classique étant :  $\forall x. (fx \supset gx)$ .

$$\begin{aligned} & \sim\exists x. (fx \wedge \sim gx) \\ & \downarrow \\ & \mathbf{F}a \wedge (\sim\mathbf{G})a \\ & \downarrow \\ & (\mathbf{F} \circ \sim\mathbf{G})a \\ & \downarrow \\ & [\Pi(\mathbf{F} \circ \sim\mathbf{G})]a \\ & \downarrow \\ & [\Gamma(\Pi(\mathbf{F} \circ \sim\mathbf{G}))] \\ & \downarrow \\ & \sim[\Gamma(\Pi(\mathbf{F} \circ \sim\mathbf{G}))] \end{aligned}$$

## CONCLUSION

En conclusion, notre analyse du paradoxe du Crétois, en y présentant d’abord les enjeux sémantiques pour une théorie de la vérité, a cherché à saisir les individus auxquels il est fait référence par Epiménide en les abordant sur le mode de la genericité massive. Les travaux sémantiques de G. Kleiber sur la donation de la référence des noms propres en rapport aux nations, et des syntagmes nominaux dénotant des entités

massives, nous ont apporté un cadre théorique et un éclairage qui nous paraissent une nouvelle voie d'approche convaincante pour une analyse proprement ontologique des individus ici en question. Le recours aux objets arbitraires de K. Fine nous a alors permis d'en extraire les schèmes interprétatifs essentiels pour en saisir leur caractère définitoire. Le moule formel de la logique combinatoire était, quant à lui, celui que nous considérons comme le plus plastique pour traduire de manière adéquate l'ontologie de ces individus, et Epiménide lui-même, encapsulés sous le mode massif, tout en contournant ainsi les problèmes de lecture générée par le liage avec des quantificateurs classiques ou non standards. Cette ligne d'analyse autorise, selon nous, à conclure notre approche du paradoxe par l'expression d'une conjecture interprétative. La conjecture ici proposée consiste en une lecture de l'énoncé d'Epiménide entendu comme une sorte de glorification de cet élément jugé *luciférien* par Paul de Tarse et par toute la morale chrétienne, le mensonge.

Le mensonge entendu comme créateur d'une réalité paradoxalement authentique et à laquelle, dans un certain univers de discours ou espace de croyance, on doit se conformer et obéir, comme la manifestation de l'orgueil de l'esprit et d'une pensée qui se suffisent à eux-mêmes. Non seulement une telle conjecture épouse bien notre dessein de traiter ontologiquement les référents de cet énoncé sur le mode de la généricité massive; mais elle a aussi cela de séduisant de vouloir s'affranchir d'une tradition qui interprète le menteur de manière réflexive, comme un paradoxe autocentré, dans lequel le serpent se mord la queue.

## BIBLIOGRAPHIE

---

Arnault, A. & Nicole, P. 1992. *Logique de Port-Royal*, 1662, rééditée, avec notes et postface de C. Jourdain, sous le titre de *La logique ou l'art de penser*, Paris: Gallimard.

Barwise, J. & Etchemendy, J. 1987. *The Liar: An Essay on Truth and Circularity*, Oxford: Oxford University Press.

Damourette, J. & Pichon, E. 1930. *Des mots à la pensée*, Paris : D'Artrey.

Danon-Boileau, L. 1989. « La détermination du sujet », *Langages*, vol. 94, pp. 39-72.

Diogenes Laertius. 2013. *Lives of Eminent Philosophers*, Doranti, T. (ed.), Cambridge: Cambridge University Press.

Donnellan, K. 1971. «Reference and Definite Descriptions», dans *Semantics: An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology*, pp. 100-114: Cambridge University Press.

Fine, K. 1985. *Reasoning with Arbitrary Objects*. Oxford: Basil Blackwell.



Frege, G. 1971. « Concept et Objet », article de 1892 dans *Ecrits logiques et philosophiques*, (trad. fr. C. Imbert), pp. 127-141. Paris: Le Seuil.

Ginisti, J. 2002. « La logique combinatoire. Logique de l'objet quelconque ou logique de l'opérateur », *Mathématiques et Sciences Humaines*, vol. 162, pp. 45-92.

Koyré, A. 1947. *Epiménide le menteur. Ensemble et catégorie*. Paris: Hermann.

Kleiber, G. 1990. *L'article LE générique. La genericité sur le mode massif*. Genève: Droz

Kretzmann, N. & Stump, E. (eds). 1988. *The Cambridge Translations of Medieval Philosophical Texts. Volume One: Logic and the Philosophy of Language*, Cambridge: Cambridge University Press.

Le Gall, S. 2014. « Considérations épistémologiques sur le nom propre », *Estudios de epistemología*, vol. XI-XII, pp. 37-68, Instituto de Epistemología, Universidad Nacional de Tucumán.

Linsky, B. 2002. «The Resolution of Russell's Paradox in *Principia Mathematica*», *Philosophical Perspectives*, vol. 16, pp. 395 -417.

Martin, R. 1986. « Les usages génériques de l'article le et la pluralité », dans *Déterminants : syntaxe et sémantique*. Paris, pp. 187-202: Klincksieck.

Nef, F. 1998. *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris: Librairie Philosophique J. Vrin.

Paul de Tarse. 1998. *Epître à Tite*, dans *Les Epîtres de saint Paul, Nouveau Testament, La Bible de Jérusalem*, nouvelle édition: Les éditions du Cerf.

Priest, G. 2006. *Doubt Truth to be a Liar*, Oxford: Oxford University Press.

Quine, W.V. 2003. *From a Logical Point of View*, Harvard, Mass.: Harvard University Press. (Trad. fr. sous la direction de S. Laugier, *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*. Paris: Librairie Philosophique J. Vrin.

Quine, W.V. 1992. *Quiddities. An Intermittently Philosophical Dictionary*: The Belknap Press of Harvard University Press (trad. fr. T. Marchaisse et D. Goy-Blanquet. Paris: Le Seuil).

Quine, W.V. 1993. *Pursuit of Truth*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press (trad. fr. M. Clavelin, *La Poursuite de la vérité*, Paris: Le Seuil).

Quine, W.V. 1981. « Predicate Functors Revisited », *Journal of Symbolic Logic*, 46, 1981. pp. 649-652.

Russell, B. 1967. «Letter to Frege», dans Van Heijenoort, J. (ed.) *From Frege to Gödel*, pp. 124-125. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Russell, B. 1967. «Mathematical Logic as Based on the Theory of Types» (*American Journal of Mathematics*, vol. 30, 1908) dans Van Heijenoort, J. (ed.) *From Frege to Gödel*, pp. 157-182. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Van Langendonck, W. 1980. «On a narrow conception of genericness», *Linguistics*, vol. 18, pp. 1085-1094.

Williamson, T. 2013. *Modal Logic and Metaphysics*. Oxford: Oxford University Press.

Yablo, S. 1993. «Paradox Without Self-Reference», *Analysis*, vol. 53, pp. 251-252.